

17^{ème} PRIX LITTERAIRE HENRI THOMAS ANNEE 2011

Jury 2011 :

1. Madeleine FEVE-CHOBOUT, adjointe Jeunesse/Culture
2. Gérard NOËL, Rédacteur en Chef Vosges Matin (Epinal)
3. Richard ROGNET, Dommartin les Remiremont, Poète.
4. Françoise DUPUIS MARSAL - librairie le «9» SDDV
5. Jean Louis PAULY, Charmes- CDDP d'Epinal
6. Lucie LAMBOLEZ – Celles/Plaine, Prof de Français
7. Nadine RONSIN, Médiathèque V. Hugo
8. J.Paul DIDIERLAURENT, La Bresse, lauréat 97 et lauréat Trophée décennie 2004.
9. Michel PELTIER, lauréat 2010 pour « Chimère »

En 2011, lors des délibérations du 18 juin, le jury a attribué les prix suivants :

Prix Henri Thomas :

Jacques NICOLLE de Bertimoutier, pour sa nouvelle «L'œil du Lynx »

Prix François Jodin :

Marie ZIMMER de Granges sur Vologne, pour sa nouvelle «Fidèle au Poste»

Mention Spéciale :

Martine RIEFFEL – Avignon (née dans les Vosges), pour « Le canapé rouge »

Deux prix Jeunesse :

* **Filippine DRAN** de Vagney, pour «Victor à la recherche du fantôme de sa mère »

* **Alice DURAND**, St-Dié-des-Vosges, pour « Alicia White Jones et le fantôme du bourreau.»

**Texte du Lauréat - Prix Henri Thomas 2011 :
Jacques NICOLLE de Bertimoutier**

L'œil du Lynx

La rédaction de mes rapports de visite m'ayant pris moins de temps que je le craignais, j'avais décidé de finir la soirée par un bon dîner au restaurant de l'auberge campagnarde où j'avais pris pension pour cette dernière semaine de septembre. Les propositions de la carte me semblaient prometteuses : pour la plupart, des petits plats familiaux ne s'embarrassant pas de titres prétentieux détaillant sur trois lignes jusqu'à l'infime gouttelette de vinaigre – bien entendu balsamique- qui macule inutilement le coin de l'assiette. Ainsi, je reste un fervent partisan de la tête de veau sauce gribiche, comme de tout plat canaille qui régale les générations sans rougir de son nom.

Attablé devant une assiette réconfortante, face au feu de la grande cheminée, je laissais aller mes pensées au fil d'un bien être qui m'envahissait peu à peu, lorsque l'arrivée d'un groupe de chasseurs bruyants, humides et fumant, vint prendre ses quartiers dans la grande salle, s'interposant devant l'âtre en me privant de son rayonnement direct et bienfaisant.

J'en conçus une brève irritation, mais résolu à ne rien perdre de l'optimisme dans lequel je m'étais installé, je pris mon parti de cette présence, somme toute assortie au cadre rustique et à la bonne chère que je goûtais. Et petit à petit, l'euphorie du vin aidant, je me laissai aller à suivre leurs discussions, en auditeur obligé. D'abord amusé de leur vantardise et de la verdeur de leur ton, je les écoutais sans vergogne, ne cherchant pas à cacher mon amusement.

Mon intérêt à leurs propos n'échappa pas longtemps à l'un d'entre eux, vraisemblablement un responsable de la traque, qui m'interpella joyeusement de sa place et m'invita à les rejoindre pour la fin du dîner. Je ne pus refuser longtemps cette sympathique proposition, argumentée du fait qu'en dehors de leur table, j'étais ce soir le seul convive isolé.

Ainsi installé en bout de table aux côtés de mon invité, assiette et couverts rapatriés devant moi, je pus à loisir suivre leurs échanges bruyants et les observer tout à mon aise. En majorité de forte carrure, velours côtelé de rigueur, le teint cuivré par le grand air, l'œil allumé et le verbe haut, seule la diversité des âges pouvait les différencier.

L'un deux cependant, à trois chaises de la mienne, retenait mon attention : peu loquace et sentencieux, il se contentait de confirmer ou d'approuver les dires de ses compagnons, et le plus souvent restait muré dans un mutisme sombre,. Mais c'est surtout son visage qui captivait mon regard : sa joue droite était balafmée d'une triple estafilade allant du menton à l'orbite vide, lui donnant un faciès de forban.

Ignorant tout de l'art cynégétique et m'abstenant en conséquence de toute intervention dans les propos échangés à cette table, je ne pus toutefois m'empêcher d'interroger mon voisin en désignant discrètement son singulier collègue. Il confirma mes suppositions.

« Oui, me dit-il à voix mesurée, il s'agit bien d'un accident de chasse, mais pas au sens ou vous l'entendez : c'est un lynx qui a défiguré Arsène ».

Devant ma stupeur, il se pencha à mon oreille et m'expliqua que le prénommé Arsène, précédent président de la société de chasse locale, était entré en guerre contre les écologistes qui avaient décidé d'introduire dans la région plusieurs couples de lynx, prétendument destinés à réguler l'équilibre cynégétique, mais qui, selon eux, pourraient décimer de manière dramatique la population de cervidés. Arsène en avait fait son combat personnel et avait juré qu'il aurait la peau du premier lynx qui lui tomberait sous la gâchette. En réalité, c'était une femelle lynx qui lui était tombée dessus alors qu'il était à l'affût, et d'un méchant coup de griffe lui avait déchiré la joue et arraché l'œil droit. Il s'était trainé en hurlant jusqu'à la pharmacie du village d'où il avait été hospitalisé en urgence.

Me reprochant intérieurement ce questionnement indélicat dont le résultat avait contribué à mettre un terme à mon appétit, je pris congé de la compagnie en remerciant mon invitant de cet impromptu, et regagnai ma chambre, méditant sur la coexistence difficile des espèces humaines et animales.

Au matin, après un réconfortant petit déjeuner, je payai ma note et, regroupant mes encombrants bagages, je me préparai à prendre la direction de mon véhicule stationné près du cimetière en périphérie. L'aubergiste avait pour m'aider dépêché Benoît, garçon un peu simplet, homme à tout faire du village. Nous cheminions depuis un instant en silence et je cherchais un sujet de conversation banal que la soirée de la veille me fournit à point nommé.

- Dites-moi, il y a encore des lynx dans le pays ? demandais-je à tout hasard.

Benoît prit un temps avant de reprendre, ce qu'alors je mis sur le compte de la timidité. Puis regardant droit devant lui, il lâcha dans un souffle :

- Des lynx ? Il n'y en a jamais eu dans le canton !

Intrigué je poussai plus avant :

- Mais alors, l'accident d'Arsène ?...

Il s'arrêta net et posa ma grosse valise à ses pieds, comme un surpoids s'ajoutant à la lourdeur du secret dont il se libéra d'un bloc, et m'en fit le dépositaire, après m'avoir fait jurer de ne rien dire à personne.

Dix ans plus tôt, Arsène, qui était considéré comme un des meilleurs partis du pays, avait épousé Marie, jeune femme modeste mais d'une grande beauté, qui était tombée sous le charme de cet homme à la fière allure, courtisé par la gent féminine du village pour son exubérance, son goût de la fête et ses exploits de chasse, réels ou supposés.

L'idylle fut de brève durée, le temps pour Marie de constater à ses dépens que son prince charmant était davantage un Nemrod enragé, tout entier à ses proies attaché, le plus souvent absent du foyer et rentrant tard de ses courses pour exiger au soir, en tyran domestique, table mise et souper chaud. Pour faire bonne mesure, au fil des années, il ajouta l'intempérance à ce tableau désenchanté, et devint un mari violent, battant son épouse à la moindre contrariété.

La pauvre Marie commença à s'étioler, taisant son infortune devant le voisinage, ne trouvant qu'un faible réconfort dans l'entretien de son jardinet où elle apportait tous ses soins à un magnifique rosier qui ornait la façade de leur maison.

Nous avons repris notre chemin, et Benoit, toujours encombré de ma valise, désigna du menton la ferme d'Arsène dont nous allions longer le pignon, me proposant d'admirer au passage le rosier dont la floraison se poursuivait tous les ans tard dans la saison. A sa voix étranglée, je compris à demi-mot qu'il avait dû être le réceptacle des désillusions de Marie, et qui lui-même avait nourri secrètement à son endroit des sentiments bien plus profonds.

Dans la dernière année de leur union, Arsène tira ombrage de la sollicitude dont Marie entourait le buisson de roses et, le prenant en grippe comme il l'aurait fait d'un rival, tenta de l'évincer de la façon la plus sournoise, à coups de sécateur répétés. Chasseur confirmé mais piètre jardinier, il ne se doutait pas que cette taille, pourtant malintentionnée, ne faisait que renforcer la vigueur de la plante qui y trouvait des forces nouvelles et resplendissait davantage.

Las ! Marie, quant à elle, dépérissait de jour en jour, accumulant horions, fatigue et maladies. Un triste matin d'hiver, on la retrouva froide et sans vie, recroquevillée au pied de son rosier. Tout le village la pleura, à l'exception de son époux qui regretta seulement la perte d'une domestique soumise. Arsène n'en conçut que davantage de haine pour ce rosier, toujours florissant, qui le narguait dans l'hommage muet qu'il semblait ainsi rendre à la défunte et redoubla d'agressivité à son égard. Reproche-lui en fut fait par le curé, dont le presbytère jouxtait la maison et qui surprit Arsène à plusieurs reprises s'acharnant sur les branches et les fleurs.

- Quand je nettoyait le cimetière, affirma Benoit, j'ai entendu Monsieur le Curé gronder Arsène en disant : « C'est lamentable que tu fais, Arsène ! Après ce que tu lui as fait vivre à Marie, tu devrais laisser son rosier en paix et même te découvrir en passant devant l'endroit où elle a rendu son âme à Dieu ! »

En mécréant bravache, Arsène toisait le vieil abbé en vissant de plus fort sa casquette sur sa tête.

Pourtant un soir de retour bredouille, après avoir cautérisé sa blessure d'amour propre de chasseur à l'alcool fort, Arsène entreprit d'anéantir se reproche végétal permanent. Armé d'une forte serpette, il s'attaqua au massif épineux avec l'énergie d'un dément. Un des tiges maîtresses du rosier, jusqu'alors fortement arquée sous l'effet du palissage, libérée par un dernier coup de lame, se défendit brusquement en giflant le furieux par le travers du visage, labourant sa joue en lui arrachant l'œil droit, expédiant dans le même mouvement sa casquette sur les plus hauts rameaux du buisson.

- J'ai tout vu depuis le cimetière où je creusais une tombe ce soir-là, confirma Benoit dont la voix avait retrouvé une sorte d'assurance joyeuse – même que c'est moi qui ai récupéré la casquette d'Arsène, et je l'ai fourrée dans sa boîte aux lettres avec encore une branche épineuse. Il sait que quelqu'un sait.... Non, Monsieur, il n'y a jamais eu de lynx par chez nous.

Nous étions maintenant devant le rosier de Marie. Benoit posa ma valise à terre et s'approcha du massif. Il retira son béret et leva son visage vers le haut du buisson, vers la dernière rose de l'automne qui s'effeuilla sur son front de ravi en une averse de pétales blancs.

Prix François JODIN :
Marie ZIMMER de Granges sur Vologne

Fidèle au poste

L'avion n'avait pas encore pris son envol et déjà Albert sentit de grosses gouttes dégouliner de ses tempes. Elles continuèrent leur progression se faufilant entre le col de sa chemise et son cou. Pour s'arrêter pile poil au-milieu de son dos. Albert fit la grimace. Sensation désagréable du tissu mouillé qui adhérait à la peau comme une sangsue prête à se repaître de son sang.

Mais bon sang justement, que venait-il faire dans cette galère ? La même depuis tant d'années ! Sa peur de l'avion et lui étaient les meilleurs ennemis du monde. Il avait beau tenté de se raisonner, il ne pouvait s'empêcher, chaque semaine, de faire la queue au guichet d'embarcation, la trouille au ventre et les mains moites.

Les autres voyageurs le dévisageaient avec un air incrédule. Certains détournaient carrément les yeux presque gênés, d'autres se fendaient d'un sourire narquois. Eh bien quoi ! Qu'avait-il donc de si spécial pour être ainsi la cible des regards de tous ces crétins qui comme lui attendaient dans la file ? Sa peur qui transpirait par tous les pores de sa peau était-elle si perceptible qu'elle suscitait tant d'attention ?

Têtu, il savait qu'il ne renoncerait que le jour où il serait arrivé à ses fins. C'était loin d'être gagné !

Jusqu'ici, on ne peut pas dire que la chance lui avait souri. Il commençait même à se persuader qu'il était né dans la catégorie des gros nazes, ceux qui ne réussissent jamais rien !

Bien installé à sa place, vérifiant pour la vingtième fois que sa ceinture était correctement bouclée, Albert se mit à trembler de la tête aux pieds dès qu'il entendit vrombir les moteurs de l'avion.

Juste devant lui, il repéra un grand échalas rouquin qui se mettait les doigts dans le nez. Il en extirpa une grosse crotte immonde qu'il balança dans l'air d'une pichenette. Pouah ! Albert prit son air le plus dégoûté et regarda ailleurs.

Il entendit pleurnicher un enfant puis un deuxième. Et cela l'exaspéra au plus haut point. Et les parents ? Ils font quoi les parents ? Peuvent pas les faire taire leurs sales gosses !

L'avion prit soudain de la vitesse et décolla d'un coup sec. Albert sentit son estomac faire un bond à la verticale puis redescendre en essayant tant bien que mal de retrouver sa place. Façon bilboquet qui s'affole.

Il était assis à côté d'une nana qui avait l'air de prendre son pied à se retrouver ainsi dans les airs. Elle avait un sourire béat et Albert se dit qu'elle était à deux doigts de taper dans ses mains pour manifester sa joie.

— *C'est chouette hein ?* s'exclama-t-elle

— *Super !* répondit Albert du bout des lèvres en tentant de rester maître de son estomac.

Franchement il n'avait pas de bol. A chaque fois il fallait qu'il supporte des illuminés comme cette fille qui volaient pour le plaisir. Juste pour le plaisir. Cela dépassait son entendement. Albert volait par nécessité. Juste par nécessité.

La voix du commandant de bord résonna distinctement pour leur souhaiter bon voyage. Tu parles d'un bon voyage, quel abruti celui-là ! Albert n'avait qu'une chose à faire : attendre patiemment que le vol s'écoule en même temps que les gouttes dans son dos.

Il jeta un œil rapide sur l'échelas de devant qui continuait l'exploration de son appendice nasal.

Pour ne plus penser à sa peur, Albert s'imagina dans une fusée avec le grand rouquin. A coup sûr, cela ferait un spectacle inoubliable : voir les crottes de nez s'éparpiller en apesanteur dans l'espace.

Le moment tant attendu arriva. L'avion amorça sa descente en vue de l'atterrissage.

« O Temps suspends ton vol ! » pensa Albert. Il s'extirpa soudainement de la carlingue tel un diable de sa boîte.

— *A moi, à moi !* cria la nana à ses côtés.

— *Non pas à toi merdeuse ! A moi !* rétorqua Albert bien décidé à ne pas se laisser faire.

Vlan, il lui flanqua un coup de coude dans le flanc droit pour la déséquilibrer. Mais la petite peste avait été plus rapide que lui. Et Albert referma sa main sur le vide.

La fille tenait serré contre elle l'énorme pompon et dévisageait Albert de ses petits yeux vicieux. On aurait dit qu'elle avait décroché la lune.

— *Bien joué la petite brune !* balança la voix dans le haut-parleur.

Le manège s'arrêta et Albert soupira. Il n'en pouvait plus de tourner ainsi en rond depuis tant d'années et de toujours repartir chez lui bredouille. Il sentit peser sur lui les regards désapprobateurs des parents de tous ces petits cons en mal de sensations.

Albert s'en fichait pas mal. A presque cinquante ans, il pouvait passer pour un attardé ou un pervers, il ne lâcherait pas l'affaire pour autant.

Mercredi prochain il serait là, fidèle au poste, la trouille au ventre et les mains moites.

Prix spécial du jury 2011
Martine RIEFFEL – Avignon

Le canapé rouge

Je les ai vus le sortir de leur fourgon passablement rouillé. Ils n'étaient que tous les deux. Lui, grand et sec, le buste droit. Elle, presque de la même taille, mais le corps plus massif. Un couple d'une soixantaine d'années. Ils sortaient un canapé pour le déposer sur la plage. C'était visiblement lourd, et pas commode du tout de marcher dans le sable avec ce chargement. Un canapé avec des coussins. Ils l'ont installé face à la mer, au plus près, là où le sable est encore sec. Ils sont revenus vers le fourgon, et ont continué à décharger des objets. De chaque côté du canapé, j'ai vu qu'ils posaient un lampadaire et un porte-revue. Et devant un tapis d'orient. Ils avaient installé leur salon face à la mer, au petit matin. Là où les autres, d'habitude, plantent des parasols et étalent leur serviette de plage.

J'ai continué à pêcher, j'ai fait comme si de rien n'était. Comme moi, ils avaient dû rouler longtemps sur cet étroit ruban de goudron entre les montagnes de sel. Puis en quittant les salines, pendant quelques kilomètres sur l'immense plage sauvage des Salins de Giraud, en direction de Port St Louis, à l'opposé des Saintes Marie de la Mer. Ils avaient ralenti un peu en me dépassant, me jetant un bref regard, puis s'étaient fixé cent mètres plus loin. C'était un énorme tronc de bois flotté qui avait fixé leur destination. Sur cette plage de sable gris, ces troncs de bois gisent, sculptés et polis par les embruns et la mer. C'était à l'abri du plus grand, comme une statue couchée à demi enfouie dans le sable, qu'ils s'étaient installés.

La plage était déserte et le resterait tout le jour ; en ce début de printemps, les journées sont encore fraîches, et la mer froide n'attire aucun touriste. Ils avaient disposé leur salon le plus naturellement du monde, et posé thermos, théière et autres ustensiles sur la table. Ils auraient sorti un aspirateur que cela ne m'aurait pas plus étonné. Puis ils s'étaient installés, les yeux fixés sur l'horizon.

- Et les fleurs papy Antoine, tu oublies les fleurs » s'exclama Lisa, une fillette de 7 ans, la plus jeune des deux enfants.
- Oui, oui, des fleurs aussi. Des pétales de roses qui remplissaient un plat de cuivre ciselé. Un vent marin, léger, les soulevait, et les dispersait sur le sable, quelques uns allaient flotter sur les vagues. Des pétales rouges comme le canapé.
- Vert papy, hier le canapé était vert, corrigea Maxime, son frère de deux ans son aîné.
- Tu te trompes Max, c'est le tapis qui était vert, le canapé était bien rouge, recouvert de coussins et de grands châles, rouges aussi, et brodés de fils d'or.
- Et les gâteaux papy, dis-nous les gâteaux s'exclama Lisa.

La lumière du jour commençait à baisser. Mamy alluma le lustre de la salle à manger. Les objets semblaient prendre une vie nouvelle en sortant de la semi-obscurité : les ombres se créaient et s'allongeaient. Elle desservit la table en empilant les quatre assiettes de faïence, et en disposant les couverts dessus. Elle alla déposer le tout dans le grand évier d'émail blanc. Elle jeta un regard

par la fenêtre ouverte sur la nuit d'été qui commençait : la mer apparaissait maintenant sombre et profonde, et le ciel suspendu, plus clair, s'illuminait de nuages orangés.

- Il y avait trois plats posés sur la table basse qui débordaient de gâteaux gorgés de miel, de sucre et d'amandes : cornes de gazelle, brajs fourré aux dattes, makrouts aux amandes... J'avais seize ans à peine, et je n'avais jamais vu, encore moins goûté, de pâtisseries sorties de Contes de mille et une nuits.

Lorsque je pliais mon matériel de pêche, avec dans ma besace en tout et pour tout un seul poisson de bonne taille - j'avais rejeté les autres, trop petits, à la mer - ils m'avaient invité à prendre place auprès d'eux. Maintenant j'étais assis sur mon pliant, à côté du canapé, et comme eux je regardais au loin, sauf que moi je ne savais pas trop pourquoi. J'étais jeune et je me disais que si mes copains passaient par là, j'aurais l'air d'un couillon dans un salon au grand complet, assis sur mon pliant de pêche. Mais à cet endroit et à cette saison, c'était peu probable, et ça me rassurait. Alors j'ai vu les mains de la femme entièrement tatouées au henné, des poignées au bout des doigts, d'un rouge sombre que les peintres nomment Terre de Sienne. On aurait dit qu'elle avait enfilé des gants de dentelle laissant à peine apercevoir la peau nue au travers. Ainsi parées, ses mains semblaient se mouvoir indépendamment de son corps, de ses bras. C'était d'une beauté à couper le souffle. Et lorsque le bout de ses doigts se posait délicatement sur un gâteau sucré pour m'en offrir, elles semblaient davantage à un papillon venant s'y abreuver.

Le miel collait à mes doigts et les amandes craquaient sous mes dents. L'homme et la femme me souriaient, approuvaient mon plaisir par des hochements de tête silencieux, puis reprenaient leur longue contemplation de la ligne d'horizon. Les pieds sur le tapis d'orient qui s'enfonçait légèrement sous leurs poids dans le sable, je tentais de me représenter cette autre rive lointaine, au delà de la méditerranée, et je me plaisais à évoquer - bien que cela me sembla peu probable - d'autres personnes assises dans un canapé sur une plage déserte, identiques à nous, qui regardaient à leur tour dans notre direction.

- Papy, c'était leur pays là-bas ? Questionna Max
- Je suppose que oui, nous n'avons pas échangé un seul mot.
- C'est loin l'autre côté ? Insista Lisa
- Plus proche que je ne l'imaginai à l'époque. Je n'avais jamais voyagé, je n'avais jamais quitté ma Camargue. Tout me semblait lointain, inaccessible. C'est avec eux que j'ai fait mon premier voyage, et plus tard avec tous les livres que vous voyez là ». Antoine leur désigna la grande bibliothèque qui habillait deux murs entiers de la salle à manger, du sol au plafond.

Dans la nuit maintenant profonde, Mamy intervient :

- Les enfants, il est tard, allez vous coucher tout de suite si vous voulez vous lever demain matin pour aller à la plage.
- Oui, réveille-nous tôt mamie, on va chercher le trésor au lever du soleil !
- Quel trésor voulez-vous chercher ?
- On va creuser, et on trouvera le chapeau de la théière en argent. Papy nous a dit qu'il était tombé dans le sable, qu'il s'y était enfoncé, et qu'ils l'avaient tous cherché sans jamais le retrouver continua Maxime.
- Nous on va creuser. On a des pelles et des seaux, s'écria Lisa
- En attendant, montez, je viens de suite pour vous embrasser, conclut Mamie en les poussant gentiment vers l'étage.

Le garçon et la fillette s'élançèrent dans les escaliers, agrippant la rampe de bois, en ne prenant qu'une marche sur deux, non sans avoir auparavant, et dans un même élan, embrassé leurs grands-parents.

- Antoine, tu mets dans la tête de ces enfants des rêves plus grands qu'elle ne peut en contenir, et tu transformes l'histoire que ces gens ont partagée avec toi en contes orientaux.

- J'embellis un peu, c'est tout. Ce sont les vacances, ils peuvent rêver tout à leur guise avant de rejoindre leurs parents à Lyon. Antoine se lève et poursuit : Je voudrais bien remettre la main sur ce bouquin de Raymond Carver, vérifier si son canapé au bord du lac du Michigan était bien rouge... à moins que ce ne soit Richard Brautigan, ma mémoire fout le camp.

Mamy sourit, et monte à son tour les escaliers. « Bonne nuit » lance-t-elle à mi-hauteur « ne tarde pas trop ». Antoine lui répond par un sourire complice et un petit signe de la main, et se dirige vers la bibliothèque. Il attrape quatre ou cinq recueils de ces auteurs, se rassoit dans le fauteuil, et tente de retrouver le passage dont le souvenir s'est ancré en partie, mais en partie seulement, dans sa mémoire.

La mer au dehors, sereine, impose sa présence par son flux et reflux permanent, ses clapotis écumeux qui s'évanouissent dans le sable pour inlassablement recommencer. Le vent salé ramène une chaude odeur d'algues jusque dans la maison.

Au fil de ses recherches, Antoine sent peu à peu le sommeil le gagner. Il tente de résister, se ressaisit parfois dans un soubresaut, marmonne en somnolant « ...le canapé rouge, la méditerranée... suis allé plus loin », s'assoupit peu à peu «les ai fait voyager par dessus la mer »... puis encore... « plus loin que Carver » en se ressaisissant « ... ou que Brautigan* »... avant de lâcher son livre et de s'endormir profondément dans son fauteuil.

* Cf « *Mémoires sauvées du vent* » - Richard Brautigan

Prix Jeunesse
Filippine DRAN, 10 ans ½ -
de Vagney,

Victor à la recherche du fantôme de sa mère

Il était une fois un enfant : Victor. Il avait à peine trois ans lorsque sa mère mourut, emportée par un mal mystérieux. Son père se remaria avec une méchante et atroce femme, qui chaque fois que son mari partait, pour une raison ou pour une autre, battait et traitait son beau fils comme un esclave !

Un jour, Victor décida de partir à la recherche du fantôme de sa mère. Il alla voir les vieilles femmes du village et leur demanda :

- « Où pourrais-je aller pour retrouver le fantôme de ma mère ?
- Tu devras passer des épreuves, lui répondirent les femmes ».

Et elles lui donnèrent une carte avec ces instructions :

« Prendre la dent en or du plus gros crocodile, prendre le poil de plomb au loup d'or et faire le choix d'élixir pour passer les trois portes magiques. »

Aussitôt, Victor s'en alla au fleuve le plus proche, c'était celui de l'Égypte ! Eh oui, car il y a bien la Seine, mais il n'y a pas de crocodile dedans ! Et l'enfant dut être un passager clandestin, dans un bateau nommé « La Princesse des mers ». Il débarqua une semaine plus tard.

Aussitôt, il se dirigea vers le Nil. Il y arriva après trois jours de marche. Il demanda ensuite à un pêcheur :

- « Pourriez-vous je vous prie me prêter votre barque ?
- Bien sûr, mais une heure, pas plus ! dit-il.
- Merci !
- Ben, c'est rien bonhomme ! ».

Et il partit, à la recherche de crocodiles. Il n'a pas attendu bien longtemps, un énorme crocodile arriva. Victor, lui, avait pêché un poisson pour lui faire ouvrir sa gueule. Il l'ouvrit et Victor aperçut la dent en or !

Aussitôt, il lui mit un bâton dans la gueule et essaya de l'arracher en vain ! Mais il chercha dans la barque et trouva un pied de biche. Il l'enfonça dans la gencive, puis il appuya, et la dent sauta. Il la rattrapa de justesse.

Il repartit et planta un bout de bois dans la terre. Il tressa pendant 20 minutes une corde de quatre mètres, puis il attacha la corde au piquet et écrivit :

« Monsieur le pêcheur, j'ai attaché votre barque à cette corde. Dès que vous verrez la corde s'agiter, tirez, car cela voudra dire que je suis arrivé. Vous verrez, au bout de dix minutes, vous aurez votre barque. Victor. »

Ensuite, il partit dans la barque, arriva à destination, agita la corde et se dirigea vers la ville. Vers la ville, et pourquoi ? Allez-vous me demander ! Mais pour avoir de l'argent bien sûr ! Il voulait trouver du travail et gagner de l'argent. Victor comptait rester deux mois en ville et il voulait être un conteur de rue. Mais raconter des contes et les animer.... S'il avait environ quatre-vingt-dix spectateurs par jour, en un mois il aurait dans les cent euros. Les deux mois passèrent sans encombre.

Ensuite, il se dirigea vers la montagne. Il trouva tout de suite la grotte : le loup s'était endormi. Victor, ni une ni deux, s'empara du poil. Aussitôt il courut dans la forêt. Il regarda son trésor et se rendit compte que c'était un poil en or. Alors, il y retourna, mais un peu moins vite. Cette fois il tira une oreille. Aussitôt le loup se réveilla en sursaut :

- « Grrr... grrr... grrr !
- Du calme, du calme,.... », lui répondit Victor.

Mais le loup ne se calma pas. Il lui courut après. Quand il fut fatigué, il retourna se coucher. Cette fois, Victor fut patient et agile et il l'eut. Aussitôt, il s'en alla, sa dent et son poil dans la poche, vers la Turquie. Il paya sa place dans le bateau et arriva à bon port. Puis il se dirigea vers Adana. Quand il fut arrivé, il alla s'acheter à manger. A l'intérieur, il vit un garçon de son âge qui avait le bras cassé. Il n'arrivait pas à attraper les yaourts, alors Victor attrapa les yaourts et lui donna.

- « Comment t'appelles-tu ?
- Victor, et toi ?
- Hussein, répondit-il, je suis orphelin.
- Moi aussi. Soyons amis, proposa Victor.
- D'accord, mais que fais-tu ici ? demanda Hussein.
- Je pense que tu vas te moquer de moi si je te le dis.
- Mais non, raconte-moi ! supplia Hussein.

Alors Victor raconta tout, de la mort de sa mère à son projet d'aller la chercher.

- « Mais quelle horrible belle mère, remarqua Hussein.
- Eh oui...
- Alors, allons la faire cette épreuve ! proposa Hussein.
- Oui, d'accord ! répondit Victor. »
- Et ils partirent vers la troisième et dernière épreuve.

Ils se retrouvèrent devant cinq bouteilles : l'une s'appelait « *sang de dragon* » et faisait environ dix centimètres, une autre s'appelait « *cœur de limace* », elle faisait environ 30 cm. Entre « *sang de dragon* » et « *cœur de limace* », il y avait une bouteille de quinze centimètres sans nom, entre « *venin de vipère* » et « *cœur de limace* », il y avait une bouteille de vingt-cinq centimètres sans nom.

Une phrase énigmatique était inscrite à côté : « *Je fais plus du double de « sang de dragon », moins que le double de la bouteille avant « venin de vipère » et après « sang de dragon. Mais attention, une bouteille seulement doit être bue, les autres vous empoisonneront et vous serez foudroyé sur le champ !* ».

- « Comment faire ? se demanda Victor...

- C'est simple, répondit son ami, « *sang de dragon* » fait dix centimètres, son double c'est « *venin de vipère* », entre ces deux là, il y avait une bouteille de quinze centimètres, son double est « cœur de limace », c'est donc une bouteille de vingt-cinq centimètres qu'il faut prendre !
- Bravo ! »

Et ils se dirigèrent vers l'enfer !

Quand ils arrivèrent, ils tombèrent sur de l'or ! Il sortait de tous les côtés pour les écraser. Victor lança dedans la dent en or, et l'or les laissa passer.

Puis, ils trouvèrent une porte en plomb cette fois. Elle se refermait de haut en bas. Le garçon lança le poil et le même phénomène se produisit.

Les deux amis arrivèrent devant du feu ! Ils burent un quart de l'élixir. Ils traversèrent le feu. Les enfants virent les fantômes tous retenus ici de plein gré ! Parmi tous ces fantômes, Victor reconnut sa mère. Il alla la voir et entendit :

« Donnes-moi le reste de ton flacon, Victor je t'en supplie ».

Il lui donna la bouteille et sa mère bu tout, elle redevint vivante. Elle adopta Hussein et ils vécurent très heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Alice DURAND – 12 ans
Saint-Dié-des-Vosges

Alicia White Jones
et le fantôme du bourreau

Alicia est une fille assoiffée d'aventure pour son jeune âge, 12 ans. Elle aime *HARRY POTTER*, elle ne rate jamais une course de BMX avec ses copains et, pour couronner le tout, elle adore se faire peur.

Ce jour là, elle se prenait pour une héroïne de la série télé qu'elle était en train de regarder. Soudain, un flash info interrompit sa série préférée, *Catwoman*. Le présentateur annonça qu'un fantôme encagoulé rodait dans les environs des fouilles sur Archignac. Alicia pesta d'abord contre ce flash info qui venait perturber son émission préférée puis n'en crut pas ses oreilles. Enfin quelque chose d'intéressant sur cette planète ! Elle courut prendre le téléphone pour appeler James, son meilleur copain, qui lui recommanda de faire des recherches sur internet. Ce qu'elle fit aussitôt.

Elle n'en revint pas lorsqu'elle vit que cet endroit sinistre s'appelait : *Le cimetière de la croix sanglante*. La mystérieuse apparition du soi disant « spectre » remontait à une légende fort ancienne du Moyen-Âge. Alicia cliqua sur le mot « légende » écrit en bleu. Elle racontait qu'un bourreau nommé *Sanguinolent* entra au service d'un cruel roi d'Ecosse nommé *Dracularix*.

Ce dernier lui ordonna de se décapiter lui-même, ce qu'il fit après de longues implorations. Depuis, il hante *le cimetière de la croix sanglante*, à l'endroit où il fut enterré. *Sanguinolent* exécute des gestes de décapitation car il veut venger sa mort injuste. Les spécialistes affirment que toutes les victimes du roi ne pourraient reposer en paix que lorsqu'ils auraient décapité le fantôme du cruel souverain. Mais le bourreau était le seul qui ne l'avait pas encore fait.

- « Donc, il faudrait retrouver la tombe d'un roi nommé *Dracularix* pour qu'un spectre repose en paix ! se dit Alicia. Mais, c'est absurde !!! »

Cependant, l'esprit de la jeune fille n'était plus tranquille, il fallait qu'elle en ait le cœur net. Elle dit à sa mère qu'elle dormirait chez James. Le soir venu tous ses copains avaient répondu à l'appel, car elle leur avait téléphoné pour qu'ils viennent. Alicia leur expliqua tout depuis le début et à la fin de son récit, des exclamations se firent entendre. C'est alors qu'Axel lança à la jeune fille le défi de passer la nuit dans le cimetière.

- « Mais, s'exclama John, le froussard, c'est la pleine lune aujourd'hui !
- STOP ! dit Alicia. Axel, je relève le défi ! »

Et ce qui fut dit, fut fait, ils se retrouvèrent à onze heures tapantes au cimetière.

-« Alors, fit Axel, où il est ce satané bourreau ? »

Devant l'énervement d'Axel, Alicia resta sceptique, pourquoi était-il aussi tendu ? Bien sûr, il ne supportait pas de voir une fille plus forte que lui. Elle réfléchit tant et si bien qu'elle ne vit même pas s'approcher *Sanguinolent* !!!!

C'est quand elle entendit les cris horrifiés de ses camarades dans son dos, qu'Alicia redressa la tête... Quelle ne fut pas sa surprise et son effroi lorsqu'elle aperçut la silhouette squelettique du bourreau dans la pénombre du cimetière. John, terrorisé, eut tôt fait de se cacher derrière une pierre tombale. Axel, lui, regardait Alice avec un regard triomphant. La jeune fille le sentit et, pour ne pas se faire passer pour une dégonflée, fit mine d'avancer. Soudain, elle vit l bourreau s'arrêter. Surprise, elle avança pour voir ce qui pouvait bien se tramer...

Quelle ne fut pas sa stupeur quand elle vit que c'était juste un robot sur lequel on devinait vaguement la forme d'une silhouette portant une hache !!! Alicia remarqua également qu'Axel, profitant de sa surprise, filait à l'anglaise, une clé à molette dépassant de sa poche ! Elle eut tôt fait de le rattraper et de lui coller une paire de baffes bien méritée !!!

Et comme le dit le proverbe : « Tout est bien qui finit bien ».
